

TLACTOCATZINE, **DU JARDIN DE FLANDRE.**

19 septembre. Le notaire Brambila a de ces idées ! Voilà qu'il vient d'acheter cette vieille demeure du Pont d'Alvarado, somptueuse certes mais inutilisable car bâtie à l'époque de l'Intervention Française. J'ai évidemment supposé qu'il s'agissait d'une des innombrables transactions du notaire et qu'il visait, comme d'habitude, à démolir la maison et à vendre le terrain à un bon prix ou, du moins, à y construire un édifice destiné à des bureaux et commerces. C'est, comme je le dis, ce que je croyais alors. Ma surprise fut de taille lorsque le notaire me fit part de ses intentions : la maison, avec son merveilleux parquet et ses lustres étincelants, allait servir pour des fêtes et à héberger ses collègues nord-américains, tout en rassemblant histoire, folklore et élégance. J'allais devoir vivre quelque temps dans la demeure car Brambila, tellement impressionné par tout le reste, déplorait un certain manque de chaleur humaine dans ces pièces, de fait inhabitées depuis 1910, quand la famille avait fui en France. Entretienue par un couple de domestiques, qui vivaient sur la terrasse, propre et brillante – quoique dépourvue de tout mobilier à l'exception d'un magnifique Pleyel qui s'était trouvé dans le salon pendant quarante ans –, on y respirait (ajouta le notaire Brambila) un froid très spécial, particulièrement intense par rapport à celui que l'on sentirait dans la rue.

- Regardez, tête blonde. Vous pouvez inviter vos amis à bavarder ou à prendre un verre. On vous installera ce dont vous aurez besoin. Lisez, écrivez, menez votre vie habituelle.

Et le notaire prit l'avion pour Washington, me laissant perplexe devant son immense foi en ma faculté à dégager de la chaleur.

19 septembre. L'après-midi même, je me rendis au Pont d'Alvarado avec une valise. La demeure est vraiment belle, bien que la façade s'emploie à prouver le contraire, avec sa profusion de chapiteaux ioniques et de cariatides du Second Empire. Le salon, qui donne sur la rue, a un plancher odorant et ciré ; les murs, à peine altérés par les rectangles spectraux des cadres qui pendaient là jadis, sont d'un bleu timide, engoncé dans l'ancien mais sans être purement vieux. Les retables de la voûte (*Zobeniga, La pêche miraculeuse de Jean et Paul, Sainte-Marie de la Grâce*) ont été peints par les disciples de Francesco Guardi. Les alcôves sont tapissées de velours bleu et les corridors constituent des tunnels de bois avec leurs lambris lisses et leurs plafonds à caisson ouvragés : orme, ébène et buis, travaillés tantôt selon le style flamand de Viet Stoss, tantôt plus proches de celui de Berruguete, du faste lénifiant des grands maîtres de Pise. La bibliothèque m'a particulièrement séduit. Elle se situe à l'arrière de la maison et ses fenêtres sont les seules qui s'ouvrent sur le jardin, petit, carré, parsemé d'immortelles et limité par trois murs capitonnés de plantes grimpantes. Je n'ai pas

trouvé, à ce moment-là, les clés de la porte-fenêtre, seule issue vers le jardin. C'est là que, tout en lisant et fumant, je devrai entreprendre mon travail : rendre plus humain cet îlot d'antiquités. Rouges, blanches, les immortelles étincelaient sous la pluie ; il y avait un banc de style ancien, fer forgé en forme de feuilles peint en vert, et l'herbe tendre, ruisselante, en quelque sorte façonnée à force de caresses et de constance. Au moment où j'écris, j'associe les idées qu'éveille en moi le jardin aux rimes de Rodenbach...: "*Dans l'horizon du soir où le soleil recule... La fumée éphémère et pacifique ondule... comme une gaze où des prunelles sont cachées et l'on sent, rien qu'à voir ces brumes détachées, un douloureux regret de ciel et de voyage...*"

20 septembre. Ici on est loin des "maux endémiques" de Mexico. J'ai passé moins de vingt-quatre heures entre ces murs, qui sont d'une sensibilité, d'un fluide, qui évoquent d'autres rivages ; elles ont amené en moi un calme lucide, éveillé un sentiment des imminences à chaque instant, je crois percevoir avec une plus grande acuité des parfums déterminés, propres à ma nouvelle habitation, certaines silhouettes de mes souvenirs qui, entrevues autrefois l'espace d'un éclair, se dilatent aujourd'hui et évoluent avec la vivacité et la lenteur d'un cours d'eau. A l'orée de la ville, quand ai-je senti le changement de saisons ? J'irai plus loin : nous ne le sentons pas à Mexico ; une saison se dilue dans l'autre sans qu'intervienne de changement de rythme, "*printemps immortel et ses signes*"; et les saisons de

perdre leur caractère de renouveau, de morcellements, aux rythmes, rites et plaisirs propres, aux charnières desquelles on associe des nostalgies et des projets, aux indices qui nourrissent et figent la conscience. Demain, c'est l'équinoxe. Aujourd'hui, en ce lieu, j'ai refait l'expérience de l'arrivée de l'automne à l'arrière-goût hivernal. Un voile gris a glissé sur le jardin, que j'observe pendant que j'écris ; au cours de la nuit, quelques feuilles sont tombées de la treille et sont venues recouvrir la pelouse; d'autres commencent à jaunir et la pluie incessante semble délayer leur couleur verte et l'emporter dans la terre. La brume de l'automne remplit le jardin jusqu'au mur de clôture, et l'on pourrait presque dire que l'on entend des pas, lents, et le poids d'une respiration, parmi les feuilles mortes.

21 septembre. Je suis enfin parvenu à ouvrir la porte-fenêtre de la bibliothèque. J'ai gagné le jardin.

Imperceptible, la bruine continue à tomber, avec obstination. Si tant est que dans la maison j'effleurais l'épiderme d'un autre monde, j'ai eu l'impression de toucher dans le jardin son centre nerveux. Ces silhouettes du souvenir, imminentes, que j'ai remarquées hier, se crispent dans le jardin; les immortelles ne sont pas celles que je connais : celles-ci exhalent un parfum qui se fait douloureux, comme si on venait de les cueillir dans une crypte, après des années passées entre la poussière et le marbre. Et la pluie elle-même charrie dans la pelouse d'autres couleurs, que je veux associer à des villes, des fenêtres... Debout au milieu du jardin, j'ai

fermé les yeux : tabac javanais et trottoirs trempés..., hareng..., odeurs fortes de bière, senteur de forêts, troncs de chêne... En faisant volte-face, j'ai voulu conserver en bloc la sensation de ce quadrilatère de lumière incertaine qui, même par mauvais temps, semble filtrer à travers les vitraux jaunes, briller dans les brasiers, devenir mélancolie avant même d'être lumière... Et la verdure des plantes grimpantes n'était pas habituelle en la terre brûlée des plateaux, elle revêtait une autre suavité à l'endroit où les cimes lointaines des arbres sont bleues et les pierres couvertes d'arabesques de boue... Memling, par une de ses fenêtres, avait entrevu, à travers les paupières d'une Vierge et le reflet des cuivres, ce même paysage ! C'était un paysage fictif, inventé. Le jardin ne se trouvait pas au Mexique... ! Et puis, il y avait la bruine... J'ai regagné la maison en courant, traversé le couloir, pénétré dans le salon et collé le nez à la vitre : dans l'avenue du Pont d'Alvarado rugissaient les vagues de symphonie, les trams et le soleil, un soleil monotone, Dieu-Soleil sans nuances ni effigies dans ses rayons, Soleil-pierre stationnaire, soleil des siècles brefs. J'ai regagné la bibliothèque : la bruine du jardin s'obstinait, enveloppante comme un manteau râpé.

21 septembre. Je suis resté à regarder le jardin, mon souffle embuant les vitres. Des heures peut-être, le regard fixé sur son espace réduit. Fixé sur la pelouse, peuplée à chaque instant de nouvelles feuilles. C'est ensuite que j'ai perçu le bruit sourd, le vrombissement,

qui semblait en sourdre, et j'ai redressé la tête. Dans le jardin, presque en face du mien, un autre visage, légèrement penché, observait mes yeux. Comme mû par un ressort, j'ai instinctivement bondi en arrière. Le regard du visage dans le jardin est resté imperturbable, rendu insondable par l'ombre des orbites. La silhouette m'a tourné le dos; je n'ai bientôt plus distingué que sa petite forme vague, noire et voûtée, et j'ai enfoui mon visage dans mes mains.

22 septembre. Il n'y a pas de téléphone dans la maison mais je pourrais sortir dans l'avenue, appeler mes amis, aller au Roxy... Alors, puisque je vis dans ma ville, parmi mes concitoyens, pourquoi ne puis-je pas m'extirper de cette maison ou, plutôt, de mon poste d'observation, à la fenêtre qui donne sur le jardin ?

22 septembre. Je ne vais pas m'effrayer parce que quelqu'un a franchi la clôture et pénétré dans le jardin. Je vais attendre toute la nuit – il continue à pleuvoir, jour et nuit ! – et surprendre l'intrus...

Je somnolais dans le fauteuil, en face de la fenêtre, lorsqu'une intense odeur d'immortelle m'a réveillé. J'ai sans hésiter posé mes yeux sur le jardin : "elle" était là. Elle cueillait des fleurs et formait un bouquet dans ses petites mains jaunâtres... C'était une petite vieille... Elle devait avoir au moins quatre-vingt ans. Mais comment s'était-elle risquée à entrer et par où entrait-elle ? Je l'ai attentivement examinée pendant qu'elle cueillait les fleurs : fluette, sèche, vêtue de noir. Sa robe, qui traînait

à terre, dans la rosée et les trèfles, tombait lourdement mais avec cette lourdeur légère d'une étoffe du Caravage; le grossier vêtement noir était boutonné jusqu'au col et le buste incliné, engourdi par le froid. Une coiffe de dentelle noire assombrissait le visage et dissimulait la chevelure blanche et hirsute de la vieille. Je n'ai pu apercevoir que ses lèvres, exsangues, dont la chair décolorée disparaissait dans la bouche rigide, arquée en un sourire on ne pouvait plus évanescent, plus triste, plus permanent et imprégné d'un détachement vis-à-vis de tout. Elle a levé les yeux mais leurs orbites étaient vides: c'était comme si un chemin, un paysage nocturne prenait naissance aux paupières fripées et partait vers l'intérieur, pour un voyage devenant plus infini d'une seconde à l'autre. La vieille s'est baissée pour cueillir un bouton de fleur rouge. De profil, ses traits de faucon, ses joues creuses, vibraient comme le tranchant d'une faux. Elle faisait à présent quelques pas, pour aller où...? Non, je ne dirai pas qu'elle est passée à travers les plantes grimpantes et le mur, quelle s'est évaporée, qu'elle a disparu sous terre ou dans les airs. Un sentier a semblé se dessiner dans le jardin, d'une façon tellement naturelle qu'à première vue, je ne me suis pas rendu compte de son apparition, et c'est par là, avec... – je le savais, je l'avais déjà entendu –, avec la lenteur des pas perdus, avec le poids de la respiration, que ma visiteuse s'en est retournée, cheminant sous la pluie.

23 septembre. Je me suis enfermé dans la petite chambre; j'en ai barricadé la porte avec ce que j'avais sous la main. Cela n'allait probablement servir à rien. Je me suis dit que cela me donnerait au moins l'illusion de pouvoir dormir en paix. Je croyais entendre à chaque instant ces pieds qui foulaient lentement des feuilles – toujours – sèches; je savais qu'ils n'existaient que dans mon imagination, jusqu'au moment où j'ai perçu le crissement insignifiant près de la porte et, ensuite, le bruit de quelque chose que l'on glissait dessous. J'ai allumé : un coin d'enveloppe se détachait sur le revêtement du sol. J'ai, une minute durant, gardé son contenu dans la main : du vieux papier de luxe, de couleur bois de rose.

La lettre, rédigée sous forme de pattes de mouche, dans une écriture cabrée et fortement penchée, ne comportait qu'un mot :

Tlactocatzine

23 septembre. Elle doit venir, comme hier et avant-hier, au coucher du soleil. Aujourd'hui, je lui adresserai la parole; elle ne pourra pas s'échapper, je la suivrai sur ce chemin, dissimulé parmi les plantes grimpantes...

23 septembre. Six heures sonnaient lorsque j'ai entendu de la musique dans le salon : c'était le fameux Pleyel, jouant une valse. La mélodie a décliné au fur et à mesure que je me rapprochais. J'ai regagné la bibliothèque. Elle était dans le jardin; elle sautillait à présent, décrivait un mouvement... comme une fillette

qui jouerait avec un cerceau. J'ai ouvert la porte-fenêtre et suis sorti. Je ne sais pas ce qui s'est passé au juste : j'ai senti que le ciel, que l'air lui-même, descendaient d'un cran, tombaient sur le jardin; l'air devenait monotone, profond et tout bruit était suspendu. La vieille m'a regardé, avec un sourire toujours identique et des yeux égarés au fond du monde; elle a ouvert la bouche et remué les lèvres mais aucun son ne s'est échappé de cette commissure pâle. Le jardin s'est contracté comme une éponge, le froid a recroquevillé ses doigts sur ma chair...

24 septembre. Après l'apparition de la soirée, j'ai repris connaissance, assis dans le fauteuil de la bibliothèque; la porte-fenêtre était fermée; le jardin, solitaire. Le parfum des immortelles s'est répandu à travers toute la maison; il est particulièrement intense dans la petite chambre. C'est là que j'ai attendu une nouvelle missive, un autre signe de la vieille femme. Ses paroles, chair de silence, voulaient me dire quelque chose... A onze heures du soir, j'ai senti près de moi la lumière blafarde du jardin. Sa robe ample et rigide a frôlé une nouvelle fois la porte; il y avait une lettre :

"Mon bien-aimé :

La lune vient de poindre et je l'entends chanter; tout est si indescriptiblement beau."

Je me suis habillé et j'ai gagné la bibliothèque. Un halo de lumière emprisonnait la vieille femme, assise sur le banc du jardin. Je suis parvenu jusqu'à elle, au

milieu d'un bourdonnement d'insectes : la même atmosphère, abstraction faite du bruit, baignait sa présence. La lumière blanche a démêlé mes cheveux et la vieille m'a saisi les mains, les a embrassées; sa peau a touché la mienne. J'en ai eu la révélation, car mes yeux me faisaient découvrir quelque chose que ne confirmait pas mon sens du toucher : alors que ses mains étaient dans les miennes, je n'étreignais qu'un vent fort et glacé; je devinais de la glace opaque pour tout squelette de cette silhouette qui, à genoux, laissait échapper de ses lèvres tremblantes une mélodie interdite. Les immortelles tremblaient, seules, indépendamment du vent. Elles exhalaient une odeur de cercueil. C'était de là qu'elles venaient toutes, d'une tombe; c'était là qu'elles poussaient, là qu'elles étaient apportées tous les soirs par les mains spectrales de la vieille... Puis le bruit est revenu, la pluie battante a redoublé et la voix coagulée – écho du sang versé qui féconde la terre – s'est écriée :

- Kapuzinergruft ! Kapuzinergruft !

Je me suis arraché à l'emprise de ses mains et j'ai couru jusqu'à la porte de la maison – les folles inflexions de sa voix me poursuivaient jusque là, rumeurs cavernesuses s'échappant d'une gorge de morts étouffées –. Je suis tombé, tremblant, m'accrochant à la poignée de la porte mais sans avoir la force de l'actionner.

Cela n'aurait servi à rien: il n'était pas possible de l'ouvrir.

Elle est hermétiquement fermée : on y a apposé un gros scellé rouge. En son centre, des armoiries brillent

dans la nuit, avec leur aigle couronné. Le profil de la vieille lance un intense regard glacial, marquant une réclusion définitive.

Cette nuit, j'ai entendu derrière moi – je ne savais pas que j'allais l'entendre à jamais – le froufrou de la robe sur le sol; elle marche avec une joie retrouvée, débordante, des gestes affectés et dénotant une évidente satisfaction. Satisfaction de geôlière, d'avoir de la compagnie, de me voir condamné à la prison éternelle. Satisfaction de voir nos solitudes partagées. C'était à nouveau, se rapprochant, sa voix, ses lèvres contre mon oreille, son haleine faite de mousse et de terre de sépulture :

-...et ils ne nous laissaient pas jouer au cerceau, Max, ils nous l'interdisaient; au cours de nos promenades dans les jardins de Bruxelles, nous devons nous contenter de les tenir en main... ; mais je te l'ai déjà raconté dans une lettre, celle où je te parlais de Bouchot, t'en souviens-tu ? Mais, dès cet instant, c'en est fini des lettres, nous sommes désormais réunis pour toujours, tous les deux dans ce château... Nous ne le quitterons jamais; nous ne laisserons jamais entrer personne... Oh, Max, réponds : les immortelles, celles que je t'apporte les soirs à la crypte des capucins, ne les trouves-tu pas fraîches ? Elles ressemblent à celles que nous t'avons offertes lorsque nous sommes arrivés ici, à toi, Tlactocatzine... "*Mis tiquimopielia inin maxochzintl...*"

Et c'est alors que j'ai lu l'inscription sur les armoiries :

Charlotte, Kaiserin von Mexiko

POSTFACE, de Bernard GOORDEN.

"*Tlactocatzine, del jardín de Flandes*" (1), véritable curiosité littéraire, est une pièce à verser au dossier d'oeuvres latino-américaines de fiction où apparaît la Belgique. Dans ce conte de Carlos FUENTES (né en 1928), publié dans son recueil *Los Días enmascarados* (1954), nous avons cru déceler un parallélisme de structure avec "*Le Jardin malade*", extrait de *Sortilèges* de Michel de Ghelderode et datant, dans sa version définitive, de 1947.

En nous référant aux recherches d'André Vandegans (2), nous signalerons l'influence thématique du "*Jardin de la mort*" (3) de Camille Lemonnier, qui s'est lui-même inspiré de *En rade* (1887) de Joris-Xarl Huysmans. Il n'est pas impossible que "*Le Jardin malade*" ait, à son tour, inspiré l'auteur mexicain.

Si Carlos FUENTES a effectivement voulu rendre un hommage à Michel de Ghelderode, la seconde partie de son récit connaît une évolution thématique toute personnelle. Ce qui est frappant quand on étudie en parallèle les deux récits, aussi remarquables l'un que l'autre, c'est précisément ce tronc formel commun du journal qu'adoptent les deux écrivains.

Chez Michel de Ghelderode, ce dernier porte sur une période de quelque six mois (de juin au 25 décembre 1917); chez Carlos Fuentes, du 19 au 24

septembre d'une année qu'il ne spécifie qu'indirectement: " (. . .) pièces, de fait inhabitées depuis 1910 (...) un magnifique Pleyel qui s'était trouvé dans le salon pendant quarante ans." (op. cit., p. 104). Le jardin des deux récits offre en outre une particularité par rapport au monde qui l'entoure : il reste jusqu'au bout "protagoniste" chez de Ghelderode tandis qu'il tend à être supplanté dans ce rôle, par la présence qui l'habite, chez Fuentes. Nombre de petits éléments se retrouvent des deux côtés jusqu'au passage où les intrigues bifurquent, en l'occurrence le moment de la prise de contact entre la matérialisation de l'âme du jardin et l'occupant de la maison. C'est le point culminant de l'analogie et le point de départ de la thématique divergente. Pour de Ghelderode : "*On me regardait du dehors, contre la vitre ; quelqu'un regardait (...) dont je ne voyais que les yeux terribles, hypnotiques : deux prunelles fascinatrices*" (4). Pour Fuentes : "*21 septembre. Je suis resté à regarder le jardin, mon souffle embuant les vitres (...) Dans le jardin, presque en face du mien, un autre visage, légèrement penché, observait mes yeux (...) Le regard du visage dans le jardin resta imperturbable, rendu insondable par l'ombre des orbites.*" (op. cit., p. 106). Notez l'emploi des adjectifs qualifiant les regards respectivement chez de Ghelderode et chez Fuentes. La volonté de faire peur dans le premier cas fait relever le texte d'un fantastique pur, traditionnel ; cette absence de volonté dans le second présente déjà les symptômes du "*real maravilloso*", ce réalisme magique latino-

américain. En quoi ce texte nous intéresse-t-il ? Le jardin décrit est bien de chez nous et sa moindre particularité n'est pas d'être brumeux en plein désert mexicain. Mais surtout il repose sur le drame historique de Charlotte de Belgique, épouse de Maximilien d'Autriche, éphémère empereur du Mexique, et le spectre qui hante le jardin "flamand" de Fuentes n'est autre que celui de la pauvre folle !...

Copyright : Carlos FUENTES 1973-2010. Pour la traduction française, Bernard Goorden, 1979-2010.

NOTES.

(1) Ce texte a été repris dans *Chac Mool y otros cuentos*; Estella (Navarra); Salvat Editores, S. A. - Alianza Editorial, S. A.; 1973, pp. 29-38.

Bernard Goorden en avait assuré une première traduction française au sein de son anthologie *Amérique latine fantastique*; Bruxelles; Editions Recto-Verso; 1979, pp. 103-110. (volume N° 21 au sein de la collection "**IDES... ET AUTRES**", qu'il a dirigée de 1973 à 1998)

(2) VANDEGANS (André), "*Nouvelles recherches sur Ghelderode et Camille Lemonnier*", in *Marche romane*; Liège; 1979, Tome XXIX, N° 1-2, pp. 133-152.

(3) LEMONNIER (Camille), "*Le Jardin de la mort*", in *La Vie secrète*; Paris; Paul Ollendorf, éd.; 1898, pp. 31-41.

(4) GHELDERODE (Michel de), "*Le Jardin malade*", in *Sortilèges et autres contes crépusculaires*; Verviers; Marabout; 1962, p. 75.